

Le secret entre transmission et rétention

Le mot « secret » souffre d'abord d'inflation médiatique : le secret des médecines douces, des cadres qui réussissent, des amours d'un *people*, du prochain feuilleton de TF1, cela signifie en réalité : scoop, nouveau et excitant, une « nouvelle » peut-être connue de milliers de gens, mais pas encore été publié à des millions d'exemplaires. À l'inverse, le Secret avec majuscule devient facilement système d'explication global. C'est le cas pour toutes les formes d'hermétisme : elles supposent partout des correspondances occultes. Pour elles, Secret est l'autre nom du Monde et toute apparence recèle un sens.

Les variantes séculières de la théorie du complot ne font pas autrement : une conspiration des puissants (gouvernements, groupes occultes) dissimule sous une « vérité officielle » et force manipulations médiatiques un plan en cours de réalisation. Plan que révèle l'interprétation suspicieuse des fausses apparences. Voir la littérature de type « Da Vinci code » ou les théories pour qui le Onze Septembre est un leurre du complexe militaro-industriel. Aucun avion ne s'étant écrasé sur le Pentagone, et rien n'étant ce qu'il semble la vérité est forcément ailleurs

Une obsession comparable du décryptage nourrit la conviction de ceux qui pensent comme Guy Debord que « le secret domine le monde, et d'abord comme secret de la domination »¹ (il serait donc ce que dissimule le spectacle, le mécanisme ignoré de l'aliénation de l'idéologie et de l'obéissance)..

Même si nous le distinguons bien de l'inconnu, de l'ineffable ou du mystère et de tout ce qui excède nos possibilités cognitives, même si nous nous méfions de la paranoïa qu'il encourage ou du délire d'interprétation qu'il favorise, le secret nous provoque par son omniprésence. Il est le processus par lequel le détenteur d'une information la rend délibérément inaccessible. L'étymologie latine, le verbe *secernere* qui implique l'idée de séparer, mettre à part, impliquait déjà cette idée.

La forme du secret, les procédés ou procédures par lesquels il perdure, sont donc au moins aussi significatifs que son contenu. La langue anglaise, pour une fois plus précise que la

¹ Guy Debord *Nouveaux commentaires sur la société du spectacle*, aphorisme 21. Voir aussi Olivier Jacquemond *Les 3 secrets en hommage à Guy Debord* Sens et Tonka 2006

notre, distingue «*secret* » (l'information dissimulée, cachée, confidentielle, codée, non reproductible, inaccessible...) et «*secrecy* », le processus par lequel l'information est gardé secrète.

Secret, croyances et luttes

Le secret un phénomène religieux ou, du moins, il est lié à l'existence des communautés de croyance. Les dogmes tendent à susciter une lecture ésotérique. Les églises à subir la concurrence de formes sectaires et initiatiques ? La foi – et pas seulement monothéiste – à nourrir une forme de gnose (qui prétend accéder à travers les secrets des textes sacrés à une connaissance salvatrice). Ou des mystères par lesquels un savoir mystique mène au salut à condition de ne pas être profané par sa révélation. Le point commun de ces pratiques et de leurs équivalents « laïcs », maçonniques ou autres, n'est pas seulement la discrétion, l'usage de rites, mots de passe et cérémonies cachées, bref, le besoin de se dissimuler aux yeux du monde. Il est le statut de la connaissance « secrète » : elle ne peut se divulguer sous peine d'être profanée ou mal interprétée par des esprits non préparés. Il faut donc que celui qui détient le secret – et le garde pour le transmettre – en devienne un digne réceptacle. Il s'est transformé en méritant la révélation et devient gardien du secret à son tour. À moins que la proposition ne se retourne et que ce soit afin d'atteindre un certain statut, celui d'initié, qu'il faille pratiquer une ascèse, gagner puis garder le secret. Les rites d'initiation des jeunes mâles, pratique commune à de multiples cultures, obligent le plus souvent les impétrants à se cacher pendant et se taire après l'initiation. Les nouveaux membres forment ainsi volontairement une sociétés fraternelle où les liens sont renforcés par la double force de la foi partagée et du secret juré. Tout ce qui rend difficile la communication de la croyance en facilite la transmission et la durée.

Mais le politique aussi est par excellence domaine du secret. Il rend le stratège impénétrable et imprévisible : dissimuler ses desseins ou ses ressources est un art de Prince et de Général. Machiavel ou Gracian ne font en ce domaine que répéter ce que disaient Sun Zi ou Énée le Tacticien² quelques siècles avant notre ère. Le « qui ne sait dissimuler ne sait régner » de Louis XI fait écho au « Le Prince

² Sun Zi (L'Art de la guerre) et Énée le Tacticien (Poliorcétique) ont respectivement écrit les plus anciens manuels de stratégie chinoise et grecque. Tous deux donnent une large place au secret (à la dissimulation, à la déception et désinformation, aux agents secrets, aux messages chiffrés etc.) dans la pratique militaire.

a perdu son mystère/ Des tigres s'attachent à ses pas » du livre de Han Fei¹, classique chinois et à son éloge du souverain qui «ne révèle point ses ressorts».

Le secret vaut menace : l'opposant ou l'adversaire est dans l'incertitude, et comme paralysé, ne sachant ce que l'on sait de lui. Dans un régime totalitaire, où, par définition, le secret est réservé au Parti ou au Chef et tous les autres exposés, le citoyen ignore ce que sait la police (elle-même souvent secrète). Souvent aussi, il ignore aussi ce qu'il peut dire sans risque, même des faits notoires que chacun connaît mais que nul n'ose proclamer (*il y a des camps..., le plan quinquennal ne sera pas réalisé..., le roi est nu... Big Brother a changé de politique...*).

Le secret (son monopole, à certains égards, remplace celui de la violence légitime) est un objectif géostratégique majeur. Aujourd'hui, les USA, où plus de dix millions de documents sont classés top secret, comptent sur la « communauté de l'intelligence », treize agences fédérales avec un budget d'environ 47 milliards de dollars, pour percer les secrets de tous les adversaires États ou terroristes et pour conserver les siens. La doctrine militaire américaine de la « Révolution dans les affaires militaires » repose sur l'avantage cognitif : dans les futurs conflits, l'US Army verra, écouterait et saura tout, tandis que l'ennemi sera plongé dans le « brouillard de la guerre ». En principe du moins, car, qu'il s'agisse d'anticiper le 11 Septembre ou d'arrêter les jihadistes, le système ne se révèle pas à la hauteur de la théorie.

Le secret remplit aussi des fonctions moins inquiétantes. La loi l'alloue et le répartit entre administration et citoyens. Au moins dans les démocraties, elle tient la balance entre la transparence de l'action gouvernementale, pour en permettre le contrôle par le peuple et la défense des intérêts du souverain par le secret d'État ou le secret défense. Elle garantit des secrets professionnels, de fabrication ou des affaires, d'autres qui garantissent l'intimité, la liberté ou l'égalité (correspondance, vote, secret fiscal, des examens...), le secret des archives, celui de la procédure,... Bref, les droits de savoir, de dire, de conserver, de rechercher l'information suscitent un jeu complexe d'obligations et de limitations entre des intérêts contradictoires. L'esprit du temps réclame de plus en plus de transparence de la machine étatique à la mesure que se développe le souci de défendre la vie privée, y compris sur Internet .

Le secret est aussi affaire de rareté donc d'économie. Jouir de la connaissance exclusive d'une formule, d'un brevet, de l'emplacement d'une ressource, de la réalité d'un marché, d'une future opération boursière, d'un danger ou d'une opportunité pour l'entreprise c'est à l'évidence un avantage dans la compétition. Savoir ce que d'autres ignorent, défendre ses secrets, le cas échéant espionner le concurrent : tout cela n'est pas nouveau, même si une discipline moderne, l'intelligence économique, rajeunit ces pratiques. Mais ce n'est pas tout. À l'ère numérique, l'information est devenue vulnérable (elle peut être perdue, dérobée, falsifiée en dépit du secret qui était censé la protéger...). Elle est aussi redoutable (un virus informatique ou une rumeur électronique peut infliger un dommage ou assurer une domination, de façon clandestine). Elle est surtout désirable : l'information rare et pertinente au moment juste représente un gain de temps, une économie de force, une liberté d'action supérieure et constitue une valeur marchande.

Secret et histoire des techniques

Le secret est aujourd'hui plus que jamais cette « forme sociologique universelle qui recouvre de façon tout à fait neutre la valeur de ses contenus » que décrivait George Simmel³, son premier grand théoricien. Il considérait l'existence de zones de secret la contrepartie de la confiance sur laquelle reposent la plupart de nos relations. De fait, il n'y a pas de société sans secret ...

Il peut porter sur le passé (des événements honteux ou inavouables, par exemple) ou sur le futur (projets, plans dont un adversaire ou un concurrent pourrait tirer profit s'ils étaient révélés)... Mais le secret dissimule aussi de façon intemporelle des informations qui permettent à quelqu'un de faire quelque chose: une recette, une invention, ou encore un sésame. Deleuze opposait avec raison les anciennes sociétés d'autorité caractérisées par le mot d'ordre à nos sociétés de contrôle caractérisées par le mot de passe⁴.

Il arrive que le secret ne recouvre rien, ou rien que l'on ne sache en vérité. Il peut ne servir qu'à assurer le prestige de son détenteur, à identifier et rapprocher les membres d'une communauté, ou à entretenir la crainte et la passivité de ceux qui ne le partagent pas. Parfois encore, c'est une pure forme vide, avec pour unique fonction d'être secret. Il ne recouvre rien, aucune vérité présumée, aucune énonciation, aucune description du monde

³ Simmel G. *Secret et sociétés secrètes*, Paris, Circé, 1996

⁴ Deleuze G. *Pourparlers*, Minuit 1990

ou des intentions de quelqu'un, rien de significatif... De tels signes conventionnels seront mémorisés et révélés dans un cadre opérationnel précis. Le secret sert seulement à prouver que l'on possède le secret. C'est un marqueur ou un identifiant qui autorise à faire : réaliser des opérations, pénétrer dans un lieu, accéder à des documents, activer des commandes depuis son ordinateur. Sous une forme simplifiée, c'est le digicode qui nous permet d'ouvrir la porte de notre immeuble. Dans une version sophistiquée, cela devient la clé d'un système de haute technologie régi par un protocole. Ainsi un standard informatiques comme IPSEC garantit non seulement la confidentialité sur un réseau, mais aussi l'authentification de l'origine, l'intégrité des données, le masquage des adresses Internet, la traçabilité ou la preuve des transactions. Et tout cela par des secrets et des codes. ... Sans compter que quelqu'un possède le secret du secret (comment sa marche) pour nous garantir que le secret est bien secret.

Le secret sépare les détenteurs et les exclus. Il faut une stratégie pour empêcher que l'information secrète soit révélée, dupliquée, anticipée... Il trace une frontière à défendre avec ses adversaires, au moins potentiels, ceux qui pourraient le mettre en danger. Il est toujours lié à un pouvoir et à un conflit.

Car il a une double fonction : il transmet et il protège. Il préserve et il interdit. Il sépare ceux qui partagent une certaine connaissance et ceux qui pourraient l'exploiter, la profaner, en faire un usage dangereux, ou, tout simplement, ceux qui n'en ont pas le droit... Toujours menacé par le double péril de l'aveu (la révélation, la trahison) et du viol (que ce soit de vive force, ou par astuce et décryptage) le secret se défend avec peine et effort. Les armes du défenseur sont l'ignorance qu'il entretient (il est seul à savoir que la connaissance, chose, l'action ou la société secrètes existent ou ont existé), l'incertitude (personne ne peut lire son message ou deviner ses actions), l'impénétrabilité (on sait bien où est le secret mais on ne peut par le voir, l'apprendre ou le publier).

Or ceci ne peut se faire que suivant quatre stratégies.

La stratégie du coffre consiste à enfermer un objet conservant la trace d'une information— par exemple un document confidentiel ou un exemplaire d'une invention— et à confier à des murs, à des serrures ou des gardiens et douaniers, la tâche de le rendre physiquement

inaccessible. Il faut alors rendre une chose secrète ou inviolable. Des secrets comme celui de la soie ont ainsi été conservés pendant des siècles⁵.

La stratégie de l'interdit présume une forme de menace (la loi, la honte, les règles du conseil de l'ordre, l'omerta...) pour empêcher de dire, de diffuser l'information secrète ou d'y accéder. Elle suppose toujours une contrainte. La moindre n'est pas que l'on exerce sur soi-même et qu'étudie la psychanalyse pour ne pas se trahir par un aveu, une confidence ou en un indice. Cette stratégie agit sur les gens et non plus sur les choses par l'intermédiaire d'une peur ou d'une croyance.

Mais il existe deux autres méthodes, qui agissent sur les images et sur les signes pour les rendre invisibles ou illisibles: celle du masque et celle du code. La première recouvre l'image contenant le secret sous une autre destinée qui la cache comme un écran. Se camoufler, c'est devenir soi-même l'information secrète en échappant à la perception. La forme d'un visage, d'un corps, d'un véhicule, d'un bâtiment ne contraste plus avec le fond. Elle est rendue indiscernable La stéganographie (d'un verbe grec signifiant « recouvrir », l'art de dissimuler un message, par exemple avec une encre sympathique ou sur un micropoint) est une autre manière de rendre imperceptible⁶.

Mais l'utilisation du code brouille, elle, des symboles lettres ou bits informatiques, pour dissimuler un sens.

Cette seconde méthode agit sur signes qui permettent de lire l'information. secrète : il faut remplacer des signes clairs par des signes incompréhensibles et surajouter un code arbitraire à celui de la langue Bref il faut produire délibérément un pseudo hasard, fabriquer un maximum d'entropie (une répartition des signaux qui semble totalement aléatoire) pour empêcher de retrouver ordre et sens dans le message.

De là deux disciplines adverses : la cryptologie, art de faire des messages secrets et la cryptanalyse, art de deviner le sens d'un texte chiffré sans en connaître la clef. Aujourd'hui toutes deux mobilisent une énorme puissance de calcul informatique et requièrent des connaissances scientifiques de pointe. Ce n'est pas par hasard que la *National Security Agency* américaine, dont la fonction est précisément de violer tous les secrets de

⁵ Nous avons nous-même décrit une douzaine de ces secrets historiques et techniques dans E. et FB Huyghe *Histoire des secrets*, Hazan 2000

⁶ Art de rendre invisible le support physique du message, par opposition avec la cryptographie qui consiste à transposer un message clair en un ensemble de signes incompréhensibles aux non-initiés, et ce par l'usage d'un code ou chiffré. C'est la différence entre la lettre volée d'Edgar Poe et son Scarabée d'or. On notera que l'informatique a donné une nouvelle jeunesse à la stéganographie, par exemple pour insérer un message invisible ou un filigrane indécélable dans les pixels d'une image d'écran.

transmission et de casser tous les codes, est le premier employeur de mathématiciens du monde.

Dès que l'on sort du domaine du « petit » secret individuel ou familial, celui qui se conserve simplement en n'en parlant pas, dès que la transmission du secret implique davantage d'acteurs ou de plus grands enjeux, intervient une organisation complexe. Organisations matérialisées (dont les moindres ne sont pas les sociétés dites secrètes) et matière organisée (notamment par les techniques cryptologiques) contribuent aux stratégies ébauchées plus haut. Les premières semblent proliférer dans nos sociétés qui se voudraient vouées à la transparence. Mais les secondes évoluent plus vite encore

Pendant des siècles, les cryptologues recourent à des méthodes purement sémantiques : substituer une lettre (ou un mot, ou un signe) à un autre et/ ou de les brasser dans un certain ordre. Encoder, qu'il s'agisse de transmettre ou de dissimuler, consiste à ordonner des éléments physiques pouvant emprunter un canal et correspondant à des représentations mentales. Les signaux physiques en déterminent un répertoire et une combinatoire. Il suffit de la changer par une convention connue du seul émetteur et du destinataire.

Dès les années 1930, la cryptologie subit cependant une première révolution : elle passe à l'âge mécanique. On confie à des machines comme la fameuse Enigma de la Wehrmacht cette fonction de substitution et mutation des lettres des messages, par des rouages et connexions électriques. La machine à produire du hasard (ou les apparences du hasard) en somme... Pour briser le secret d'Enigma (et accessoirement gagner la seconde guerre mondiale) les Alliés devront eux-mêmes inventer des machines à décrypter, réalisant un très grand nombre d'opérations par essais et erreurs, machines qui seront les ancêtres des ordinateurs.

Aujourd'hui le code est bien entré dans l'hypersphère. L'informatique a transformé la nature du code et lui a découvert des usages inédits.

Pouvoirs et usages du code

Le codage est délégué à des puces et logiciels : les éléments du texte clair deviennent des séries de 0 et de 1 qui, elles-mêmes, sont comme "brassées" suivant une procédure déterminée par un algorithme. La capacité de briser (ou de préserver) de tels codes n'a plus rien à voir avec l'ingéniosité, mais repose sur la puissance informatique, et sur le nombre de tentatives. Un service secret ou un groupe de pirates peut ou ne peut pas casser une clef de tant de bits, dans un délai de tant d'heures ou de jours. Garder ou découvrir un secret devient un problème de force de calcul comme gagner une guerre est une question de puissance de feu.

Parallèlement, la technologie numérique multiplie les usages quotidiens du secret pour produire un unique (image, message ou logiciel), non imitable
télédiffuser aux seuls abonnés (TV),
certifier une transaction,
réserver une commande à distance aux acteurs autorisés,
faire voter électroniquement,
déclarer en laissant une signature opposable à son auteur,
sécuriser la transmission de données et en protéger les bases,
assurer la traçabilité d'un document numérique,
limiter l'accès à une partie d'un système informatique
etc.

Nous sommes des centaines de millions à utiliser des systèmes cryptographiques complexes pour téléphoner, connecter notre ordinateur ..., sans la moindre conscience de tous ces secrets qui tapissent les niches de notre environnement informationnel. Ce secret conventionnel, banal et utilitaire contraste le caractère romantique et excitant dans les histoires d'espions ou de conspirateurs, mais il met en jeu des mécanismes techniques importants. L'accroissement des flux de données numériques, notre recours à des prothèses numériques pour conserver nos mémoires et réaliser nos transactions obligent à multiplier ces zones de connaissance réservée, pour garantir les opérations symboliques à distance. Parallèlement, la question du secret s'est séparée de celle de la vérité de l'information qu'elle recouvre.

Du coup, le secret, ne protège plus seulement la confidentialité de messages et documents, il garantit la disponibilité constante de données ou de logiciels , et aussi l'intégrité des stocks et flux d'information. Surtout, il permet l'identification. L'impératif "prouve qui tu es" répond à la revendication d'anonymat du citoyen. La valeur probante du document numérique et de la signature électronique soulève des questions de liberté publique autant qu'économiques. En l'absence physique d'un contrôleur, l'acteur accrédité emploie des signes. Il prouve qu'il sait A, pour démontrer qu'il est bien X et a le droit de savoir B ou de rentrer en Y. Le tout en laissant une signature, une empreinte, une preuve de son passage. C'est ce que nous faisons tous les jours en pénétrant sur Internet ou en payant par carte. Par la gestion du secret s'instaure la confiance : on peut croire que les gens et les choses sont ce qu'ils prétendent être.

Sous tous ses aspects, publicité, disponibilité, lisibilité, le secret a changé de statut : pour le garder, il ne suffit plus de se taire, pour le vaincre, il faut davantage que des indicateurs ou des espions. Maîtrise du secret et viol du secret reflètent un rapport de force politique, économique, technique. La puissance se confond désormais avec la faculté de savoir ou de dissimuler et la part du secret s'accroît à la mesure des techniques qui étaient censées répandre savoir et transparence.

FBH
